

FRANÇOIS GACHOT

Belle de pluie

[vers la fin de 1949]

La ville était célèbre pour son climat. Et aussi pour la diversité de ses plaisirs. Sur les murs de toutes les capitales des Deux-Mondes, on avait longtemps vu de grandes affiches bleues, jaunes et blanches vouées au seul culte de ses attraits: soleil, fraîcheur, mer, fêtes, repos. L'énumération, faute de place, en était restée là. Mais ces brèves formules avaient l'avantage d'être strictement véridiques. Chaque jour, hiver comme été, un ciel sans nuages déversait sur les promeneurs sa lumière d'une qualité incomparable. Ceux-ci tournaient-ils, par contre, le dos au soleil, une brise délicieuse, venue des montagnes proches, les caressait sans aucun danger pour leurs bronches. Le soir, les bals, les galas, les spectacles succédaient aux redoutes, aux corsos, aux batailles de fleurs. Jusqu'à l'épuisement, au sommeil réparateur, à l'abandon aux rêves sur une chaise-longue, parmi le bercement des vagues. Car la mer, visible ou invisible, imposait partout sa présence. Elle régnait sur ce territoire républicain en souveraine pleine de sagesse, malgré ses allures de sirène un peu folle. Et, pour l'entendre chanter de sa voix grave, on pouvait voir de vieux mélomanes, infidèles à la magie sonore de l'orchestre, s'avancer, tout habillés, jusqu'à l'extrême pointe des falaises et disparaître sans laisser de trace.

Arrivé depuis une semaine, l'étranger n'avait pas encore eu le temps de s'habituer à l'éblouissante féerie quotidienne qui valait à la ville le plus clair de sa réputation. Chaque matin, à son réveil, le subtil équilibre qui s'établissait entre l'architecture des maisons et le paysage d'arbres et d'eau sur lequel donnaient ses fenêtres lui causait la même surprise. Il goûtait la tiédeur de l'air, la limpidité de l'atmosphère, la richesse de tons des fruits et des fleurs. Mais un élément plus complexe se mêlait aussi à son admiratif étonnement : l'impression, à la fois exaltante et pénible, d'un excès de beauté déversée sur lui à l'improviste, d'une abondance répandue au-delà de ses vœux.

A l'hôtel où il était descendu, on l'appelait le Balkanique. Encore qu'il fût originaire non des Balkans, mais de l'Europe centrale, il ne s'en formalisait pas. Quand on porte, estimait-il, un nom dont la consonance bizarre choque forcément l'oreille des Occidentaux, saurait-on leur tenir rigueur d'une minuscule erreur géographique ? D'ailleurs les événements l'avaient accoutumé

à réduire ses exigences sur ce point. Jusqu'à présent son pays figurait sur la carte. Mais continuait-il effectivement d'exister ? Rien n'était moins sûr. Quant à la valeur réelle et à la durée d'une pareille existence, l'étranger avait de nombreuses raisons d'émettre des doutes. Tout au plus essayait-il de faire confiance à l'avenir.

Certes, quand il évoquait ainsi l'avenir, le Balkanique ne se cachait pas qu'il avait personnellement peu de chances d'en être le témoin. S'il continuait, à soixante-dix ans, de s'y intéresser, c'était plus par habitude que par conviction, en se hâtant, pour sa propre sauvegarde, d'émettre à ce propos toutes sortes de considérations restrictives. Surtout que, dans l'espace d'une vie qu'il pouvait qualifier de mouvementée... Dans la salle du restaurant où il achevait de prendre son repas, le vieillard, interrompant le cours de ses réflexions, se rendit compte soudain du désœuvrement des garçons. Naturellement, il était, cette fois, encore, le dernier. Cette constatation lui fut désagréable. Un vestige de son passé à effacer comme les autres, une survivance de ces pays où l'on mange tard. Il avala son café brûlant, pour se punir. Comme il se levait de table, le maître d'hôtel s'approcha pour lui demander s'il avait été satisfait du menu. Oui, très satisfait. Cela devait aussi faire partie de son nouveau rôle. Ne se singulariser en rien ! Avant de se coiffer, il examina son chapeau. Il ne repoussa pas les bons offices du groom qui s'était précipité pour l'aider à mettre son pardessus. L'étoffe, quelque de bonne qualité, commençait à se râper aux emmanchures et aux poches. L'étranger ferait à l'occasion appel au tailleur. Puis, s'aidant de sa canne, car il était depuis quelques jours sujet au vertige, il se regarda à la dérobée, dans une glace, avant de sortir. Non, il eut fallu beaucoup de perspicacité pour ne pas le confondre dans la masse des hivernants. Un vieux monsieur comme un autre auquel de solides revenus, voire une belle retraite de haut fonctionnaire ou d'officier supérieur, assurent une existence dénuée de tout souci.

Aussi bien, se disait-il tout en commençant sa promenade, les préoccupations qui l'agitaient résultaient-elles de circonstances trop particulières pour qu'elles pussent véritablement marquer leur influence sur son extérieur et sur sa mise.

C'était la seconde fois qu'en trente ans, il se retrouvait dans la même situation. La même ? Non, pas exactement. Pire. Car après son premier échec son amertume, au moins, était exempte de honte. Tout homme d'état doit compter sur de brusques revers de fortune. Qu'il eût été vaincu par les forces

adverses, celles même contre lesquelles il n'avait cessé de lutter depuis sa jeunesse et qui, à la minute où il venait d'atteindre au but, s'étaient reformées, avec la complicité, l'aide avouée de l'étranger, pour l'abattre, n'entachait en rien alors la valeur de sa conviction. Ses ennemis se vengeaient. Ils prenaient leur revanche. Son espoir de triompher à son tour demeurait intact. Mais maintenant ? C'était intérieurement, en lui-même surtout, qu'il se trouvait obligé de consommer sa propre défaite. Trahi au plus profond de sa foi par ceux que son exemple avait mie au monde. Voyant par l'usage qu'ils en avaient fait sa vérité muée en mensonge.

Il essaya de chasser loin de lui cette hantise. L'oubli ! N'était-ce pas l'oubli qu'il était venu chercher dans cette ville trop heureuse, trop favorisée du sort pour garder longtemps la mémoire des mauvais jours ? Elle avait connu, pourtant, elle aussi la guerre et l'occupation. Mais ses maisons roses avaient eu raison du malheur. Ses jardins, ses parcs avaient été rendus à leur destination naturelle : à l'innocence des jeux, aux enfants, aux chiens, aux amants. De nouveau, ses belles avenues, plantées de platanes et de palmiers, dispensaient à chacun sa part égale d'ombre et de lumière, sans considération de race, de classe sociale ou de parti. Quelle aisance dans la démarche des passants ! Et quelle audace dans leurs paroles ! C'est vrai peu leur importait d'être entendus. Ni le rire ni le silence n'apparaissaient ici chargés de présages. Ni suspect le moindre coup de sonnette à la porte d'un appartement. Un homme qui marchait seul, tout à la joie de flâner, n'éprouvait pas le besoin de se retourner toutes les cinq minutes pour contrôler s'il était suivi. Et s'il lui prenait fantaisie de s'asseoir sur un banc pour lire, d'entrer dans un café, nul, pas même sa conscience ne lui reprocherait de s'être distrait pendant les heures que d'autres passent à l'usine ou au bureau. Il ne sentirait pas le souffle de l'espion penché sur son épaule pour voir le titre de son journal ou guetter les mouvements de son cœur.

Oui, ville privilégiée qui ne soupçonnait même pas sa chance ! Comme il s'apprêtait à changer de trottoir, l'étranger reçut en plein visage, à la façon d'une ondée printanière, la caresse d'une bougainvillée dissimulée dans la verdure d'une charmille. De nouveau cette acuité presque douloureuse d'émotion, mi-physique, mi-morale, telle que lui en procurait parfois la musique et dont il n'avait pas le temps de prévoir l'approche.

Que sa propre ville, la capitale de son pays lui paraissait laide, par comparaison, dans le recul de son souvenir ! La laideur et la misère. Il n'était

d'autre ressource pour y mettre fin que de les aimer terriblement, de cet amour désespéré qui avait décidé de son choix et fait de lui, jadis, le chef de l'opposition. Étaient-elles absolument incurables ? La première révolution avait été son œuvre. Avortée, dérisoire, incomprise de ceux mêmes en faveur de qui il l'avait entreprise. Pourtant, il ne la reniait pas. Si quelque chose, après trente ans, lui faisait mal, ce n'était pas le caractère de cette défaite : son nom livré à la risée, à l'abomination, au mépris, la violence de la répression, le déni de son désintéressement. Non, mais la permanence de cette laideur qui n'était pas seulement, comme il se l'était naïvement figuré autrefois, l'épouse honteuse qu'un régime particulièrement cynique avait imposé à son peuple, mais la maladie endémique, la plaie suppurante qui rongait depuis des siècles son pays.

Et pourtant cette terre, même fumée par les ruines, la cendre des incendies, violée par les envahisseurs, restait fertile. L'été s'y révélait prodigue de fruits. Mais quelque chose empêchait toujours l'homme de s'en saisir, de les goûter vraiment. Était-ce bien quelque chose ?

Brusquement, ses traits se durcirent. Il pressa le pas. Une fois de plus, au lieu de faire un détour, il s'était laissé prendre au piège !

La place, à première vue, cependant, ne méritait ni spéciale attention ni défaveur si catégorique. C'était une place d'harmonieuse ordonnance, provinciale, un peu en retrait des grandes voies de circulation, avec des bancs, une fontaine, des magnolias et des eucalyptus. Mais le Balkanique avait là son ennemi particulier : un bâtiment d'aspect inoffensif, eût-on pu croire, et qui le fût resté réellement si une provocante inscription ; Postes, Télégraphe, Téléphone n'était venue rappeler au vieillard qu'à cette distance même l'interdit pesait sur ses épaules. C'était fini. De là-bas, il ne recevrait plus jamais directement de nouvelles. Cette grande tentation qui, les premiers jours, le tenaillait encore d'appeler un numéro de téléphone, de donner à ses pensées la forme d'une lettre, il était presque parvenu à s'en rendre maître. Encore ne fallait-il pas exiger plus. Aussi bien tout cela n'était-il que prétexte, subterfuge. De vivant, il ne restait plus personne pour lui, sauf dans son âme. Et là-bas, dans ce qu'il continuait malgré tout d'appeler son pays, une ombre dont il ne savait même pas en l'évoquant si elle appartenait encore au présent, l'écho d'un gémissement, d'un appel que les murs indiscernables de l'immense prison n'avaient pu complètement étouffer.

Exilé ! La trêve avait été de courte durée. Trois ans entre l'épilogue de sa première condamnation, celle que lui avaient infligée ses ennemis et le début de celle qui lui venait, à présent, de ses anciens amis. Trois ans pour voir tomber les masques le long des socles sur lesquels, hypocritement, avaient été dressées les statues de la liberté, de la justice sociale, de la paix. Comment, par quelle machination, des êtres qu'il affectionnait, qu'il supposait purs et généreux, s'étaient-ils changés si rapidement en monstres ? Tortionnaires, parjures, assassins ! Jusqu'au jour où, dévoilant leurs manœuvres, il leur avait jeté à la face l'opprobre de leurs mensonges et de leurs crimes. Ils ne l'avaient pas arrêté. Ce n'était certes pas la peur du scandale. Une trop piètre proie, son cadavre de vieillard, pour l'exigence de leur idole. Ils avaient trouvé une autre solution. Le priver de ce qui était sa raison d'être, l'emmurer vivant, empêcher sa voix de se faire entendre et jeter sur son passé, sur sa personne, le tombeau d'ordures dont on recouvre le corps des traîtres.

Il avait atteint le terme de sa promenade. Il s'assit. Face au soleil, face à la mer. Il n'y avait pas si longtemps, pourtant, que sur une autre côte, les yeux fixés vers l'horizon, il avait attendu le signe qui l'instruirait de sa délivrance. Avec quelle prudence cauteleuse, quelle minutie dans la réparation de leurs intrigues, ses prétendus alliés, les usurpateurs, avaient retardé, tant qu'ils l'avaient pu, la date de son retour. Ce retour qui n'avait été qu'une fiction, le faux piédestal d'où son regard avait tout juste pu embrasser dans un éclair et le vomir le stupéfiant spectacle des nouveaux esclaves, brandissant l'étendard de leur asservissement.

Maintenant, il n'attendait plus rien. Perdre le pouvoir n'est pas grand-chose. Mais la confiance ? Ou qu'il allât désormais, il ne rencontrerait plus que la solitude. Exilé de partout et jusqu'au sein de lui-même, dépossédé de tout, à la limite extrême du dénuement. Véritablement, définitivement seul.

Il y eut ainsi une dizaine de jours.

Le Balkanique se levait, constatait que le ciel était uniformément clair et qu'une légère brise agitait le feuillage. Il s'habillait, sortait, longeait des rues. Parfois la vitrine d'un magasin, la qualité d'un objet d'art, le titre d'un livre retenaient son attention. Il déjeunait, s'efforçait de faire durer le plus longtemps possible ce semblant d'occupation, sans prêter néanmoins matière à quelques remarques désobligeante. Suivait le rite de la promenade qui le menait invariablement au même endroit et presque toujours au même fauteuil. Le

soleil, la mer, le repos ! Avait-il assez souhaité, jadis, être en mesure, une fois, d'en jouir sans retenue. Profusion des fleurs et des fruits. Grâce incomparable des visages sous leur couronne de cheveux noirs. Gaîté de cette ville, plongée tout le jour dans un bain d'or. Non, ce n'était pas qu'il ne l'aimât pas. Il ne regrettait nullement d'être venu. Ailleurs, sans doute, c'eût été pire. Comme l'était, chaque soir, l'approche de la nuit et cette terrible duperie d'une course à travers des couloirs, des broussailles derrière lesquels devait se cacher, pourtant, avec le sommeil, cette ombre qu'on lui avait ravis, qu'on était venu lui enlever jusque dans les douloureuses ténèbres de ses songes. Non, rien ne le distrairait, ne le consolait plus.

Que s'était-il passé ce matin ? Vers l'aube, un drôle de bruit avait détourné le cours de ses réflexions. Vraisemblablement, quelque oiseau égaré était venu battre de l'aile contre ses persiennes, quelque papillon géant, quelque chauve-souris. Puis de nouveau, mais loin, cette fois, un léger crépitement contre les feuilles, et, tout de suite après, insolite, le roulement sourd d'un train.

Le Balkanique n'y tint plus. Il se leva. Sans même prendre le temps de mettre sa robe de chambre, il poussa impatiemment ses volets. Le jour parvenait difficilement à poindre. Mais l'air chargé d'humidité, quelque chose avait mouillé la barre d'appui du balcon. C'était la pluie.

L'étranger détestait la pluie. Enfant, jeune homme même, sa répulsion se traduisait par un véritable malaise physique. Il se fermait entièrement au monde extérieur. Plus tard, il avait réagi mais sans arriver complètement à se guérir. Nerveux, irritable, conscient d'une nette diminution de ses capacités de réflexion, il évitait, ces jours-là, d'intervenir directement dans les affaires publiques.

Il se remit au lit. Il essaya de lire. Entre chaque page, il écoutait le monotone ruissellement des gouttes d'eau sur les balustrades. Pour une fois, il passerait toute la journée à l'hôtel. Rien ne le forçait à sortir. Aussi bien sa promenade n'avait-elle qu'une valeur toute figurative. Il transportait son monde avec lui. La matinée, sous cette forme, ne lui parut ni beaucoup plus longue ni beaucoup plus pénible que d'habitude. Vers quatre heures de l'après-midi, brusquement, sans trop savoir pourquoi, il se décida. Les mêmes rues, le square, la bougainvillée, la place : avec cette différence, toutefois, que ce paysage familier, tout miroitant de pluie, maintenant, tout vernissé de parures cristallines, sans la boue coutumière de villes, en pareil cas, paraissait surgir d'un autre monde, d'un curieux univers de transparence. S'installer dans un

fauteuil, face à la mer, il ne pouvait en être question. Les terrasses des grands hôtels, elles-mêmes, de loin semblaient vides. Par contre, à l'intérieur, on avait déjà allumé les lampes. Allons, il ne restait que cette solution : pousser une porte, entrer, choisir une place près de la fenêtre. Soudain le Balkanique tressaillit.

C'était une toute jeune fille, presque une enfant. Assise dehors, seule à une table, une tasse et une théière à la portée de sa main, elle se montrait parfaitement indifférente au mauvais temps. Evidemment la pluie ne la touchait pas directement. La toile de la tente était baissée. Mais quand le vent soufflait, de très légères gouttelettes, une sorte d'embrun devaient lui fouetter le visage, car, drôlement alors, elle secouait la tête et plissait son nez malicieux.

Pourquoi le Balkanique s'était-il figuré que la beauté n'était plus capable de l'émouvoir ? Ou n'était-elle pas belle, étrange seulement, essentiellement différente des autres, celle qu'en lui-même, instinctivement, il venait de baptiser : « Belle de pluie » ?

C'était peut-être le fait qu'au milieu de tant de chevelures brunes ses cheveux blonds, soyeux, clairs sans être pâles, prenaient la valeur des choses rares. Traversée comme une eau moirée de reflets changeants, de courtes zébrures flamboyantes, ils lui descendaient jusqu'aux épaules. Blonde et claire, elle l'était aussi de par tous les détails de son visage, son front lisse, ses pommettes légèrement saillantes, ses narines largement ouvertes, la blancheur de son menton et de son cou, tout l'éclat insolite, dans ce pays, d'un épiderme sur lequel le hâle ne prenait pas.

Re foulant tous ses scrupules, le Balkanique s'assit à la terrasse, quelques tables plus loin. Le garçon vint prendre sa commande puis le laissa.

L'habillement de la jeune fille, lui aussi, dénonçait une origine étrangère. Elle portait une sorte de veste noire, très serrée à la taille, garnie de bandes d'astrakan et de soutaches. Des gants de laine tricotée, à dessins bleu marine et rouge sur fond blanc. La présence de son voisin lui était-elle restée inaperçue ? Ne s'y intéressait-elle pas ? A aucun moment, en tout cas, son regard n'avait trahi la moindre curiosité. Elle semblait, par contre, entretenir une conversation à haute voix. Mais avec qui ? Et soudain le vieillard eut l'explication. Sortant du refuge qu'il avait trouvé sous la chaise, un chien, tout ébouriffé, posa son museau sur les genoux de la jeune fille. De sa main gantée, celle-ci le flatta, le taquina, enfonçant les doigts dans le poil hirsute. Puis la bête s'assit aux pieds

de sa maîtresse et elles restèrent ainsi tranquilles et silencieuses, l'une et l'autre.

Une grande nostalgie s'était subrepticement emparée du Balkanique. Il avait toujours souhaité avoir une fille. Dans sa carrière d'homme politique, les femmes n'avaient jamais tenu beaucoup de place. Non qu'il les méprisât ou nourrît envers elles la moindre méfiance. Quelques amitiées durables avec des compagnes d'enfance ou des camarades de rencontre, une musicienne, une femme-peintre, l'avaient prouvé. D'autres aussi qui n'avaient pas de qualité particulière, hors leur tendresse compréhensive, une gentillesse à toute épreuve, l'agrément, parfois, d'un corps souple près duquel il était bon de se reposer, au soir d'une dure bataille parlementaire ou d'une déception. Mais il ne s'était pas marié. Par goût de l'indépendance. Peut-être par nécessité. Ne devait-il pas se tenir prêt, à chaque minute, à tout abandonner, pour retomber là d'où il venait, dans la misère, dans l'illégalité, les avatars d'une vie errante. Non, pas une femme ; il eut été un piètre époux. Mais une fille qu'entre deux tourmentes il eût regardé grandir assuré d'avoir toujours quelque part ce point fixe. Comme un prolongement pour lui de sa jeunesse, une nouvelle raison de s'enthousiasmer, de retrouver la foi. Son enfant à lui...

Le temps qu'il avait passé à s'abandonner ainsi à de vagues songes s'était-il enfui plus vite qu'il ne l'avait cru ? Il vit la jeune fille se lever, suivie de son chien. De son pas dansant, elle cagna le trottoir. Dommage, pensa simplement le Balkanique. Mais une drôle de tristesse l'avait envahi. Si vite il s'était fait à cette présence près de lui, sur la terrasse. Comme si une amie venait de partir et non une inconnue. Il ne savait rien d'elle, pourtant. Pas même la langue qu'elle parlait. Pas même le nom de son chien... À une trentaine de mètres du café, il la voyait maintenant, marcher sous la pluie, dessinant, sans se presser, de petits zigzags pour éviter quelques flaques d'eau. Une auto, ensuite, la lui cacha. Enfin il l'aperçut dans le lointain, poursuivant sa route en direction de la vieille ville. Après, rien. La petite flamme des cheveux blonds s'était éteinte. Il reprit le chemin de son hôtel.

Le lendemain, la pluie avait cessé. De ses fenêtres, le Balkanique put contempler les ravages qu'un vent purificateur et brutal avait causés pendant la nuit. Il aimait ces brusques sursauts de la nature. Une odeur exquise d'herbe et de terre mouillées montait à présent du jardin. Une subite envie le prit, comme

au temps de son enfance, de marcher à même le tapis de feuilles qui recouvrait toute la largeur des allées, de humer dans l'air d'âcres souvenirs. Quelque chose qu'il n'identifia pas tout d'abord l'empêchait de sentir l'habituel poids des choses mortes. Puis il s'en rendit compte et ne s'en défendit presque plus. Sa rencontre de la veille ! Il se plut même à rechercher dans sa mémoire certains détails qui lui échappaient au sujet de la jeune fille. Était-il vert ou bleu le regard que laissaient filtrer les paupières mi-closes, ce regard qui, pas une seule fois, ne s'était posé directement sur lui ? C'est vrai qu'elle l'occupait au delà des limites de la simple curiosité que provoque en vous une passante. N'avait-il pas le droit d'en faire la fille de son esprit, puisque personne ne lui restait, pas le moindre être qui lui fût proche ?

L'après-midi, pour la première fois, il se montra infidèle à son fauteuil, le long de la promenade. Assis, comme la ville, à la terrasse du grand hôtel, il paraissait fixer la mer. Mais ses yeux, à vrai dire, ne se détournaient pas d'une table vide. Et pourtant, les distractions ne manquaient pas, ce jour-là, autour de lui. Jamais pareil afflux de créatures délicieuses, vives, bavardes, remuantes, n'avait encore fêté le beau temps avec un papillotement si joyeux. À la minute où un couple, accompagné d'un enfant, s'installa, comme si de rien n'était, à la place que, jusqu'ici tous les autres, on ne savait pourquoi, avaient laissé inoccupée, un violent accès de colère secoua intérieurement le vieillard. Naturellement des gens mariés ! Et, par ricochet, son ressentiment s'étendit à toute cette foule de consommateurs, à cette échappée d'oiseaux babillards, aux ailes sombres, dont l'animation, les cris ne lui rendaient que plus précieux le mutisme de l'absente. Puis sa fureur s'apaisa. Il n'était pas encore très tard. Il se remit à attendre. La fraîcheur du soir, cependant, avait dispersé les groupes. Quelques oisifs lui tenaient compagnie. Il y eut un admirable coucher de soleil. Des nuages noirs aux découpures fantastiques, une véritable flotte de navires fantômes, défilaient au large sur un fond de ciel rouge, annonciateur de vent et de tempête. Demain, il pleuvra de nouveau, pensa le Balkanique, pour se consoler. Il se leva, il se retourna encore une fois, avant d'obliquer dans une petite rue en direction de sa chambre.

Il s'était trompé dans ses prévisions. Il n'y eut pas de pluie, le lendemain, ni le surlendemain, ni la semaine suivante. En dépit même de la saison, l'azur gardait tout le jour une immuable limpidité, à peine traversée, à l'aube, d'effilochures de brumes roses qui se dissipaient dès la première brise. En vain, avec une prudence hypocrisie, le vieillard interrogeait-il le portier de son hôtel

sur les perspectives qui s'ouvraient à lui, comme s'il avait décidé d'entreprendre une excursion. « Le baromètre est au beau fixe. Quel temps, n'est-ce-pas ? » s'entendait-il répondre. Et son interlocuteur d'insister encore : il en serait ainsi tout l'hiver.

S'il pouvait se douter, songait le Balkanique, en s'éloignant. Plus encore qu'au début de son séjour, cette implacable sérénité du ciel, la tranquillité des passants, l'anonyme gaieté même de la ville l'exaspéraient presque et, en tout cas, lui faisaient mal. Dans le trouble de ses sentiments, la silhouette de l'inconnue, que, pendant deux ou trois heures, il n'avait fait qu'entrevoir, en arrivait à se confondre avec les regrets lancinants que provoquait en lui la moindre allusion à son pays, à son passé. Avait-elle seulement ce semblant de beauté dont il l'avait parée dans son premier mouvement de surprise ? Ou bien, pareille à sa ville natale, si laide aux yeux des étrangers, n'était-elle chargée d'une telle force de suggestion, de rayonnement, que parce qu'il l'aimait ?

C'était le soir du dixième jour. Il n'en pouvait déjà plus, il était à bout de patience. Surmontant sa timidité, sa crainte du ridicule, il avait questionné, mais sans profit, le garçon du café qui le traitait maintenant avec la déférence due aux habitués. Une rapide inspection des hôtels et des bars qui bordaient la promenade ne s'était pas révélée plus fructueuse. Tout être raisonnable, à sa place, eût admis, se répétait-il, l'éventualité du départ de la jeune fille. Lui, non. Mais c'est aussi, qu'il n'avait pas d'autre moyen de défendre, rien qu'il pût échanger contre un acharnement sans espoir.

Il faisait déjà sombre lorsqu'il arriva aux abords de la vieille ville. Il avait beaucoup marché avant d'y parvenir, beaucoup, du moins, lui semblait-il, pour un homme de son âge. Mais il ne le regrettait pas. Tout, ici, différait tellement de l'univers au sein duquel il avait constamment vécu, les dernières semaines.

Délaissée depuis des siècles par ceux-là même qui y avaient acquis leur fortune, la vieille ville n'abritait plus maintenant dans ses murs, en dehors de quelques amateurs de pittoresque, qu'une population misérable et décriée, tributaire dans ses moindres gestes d'un passé qui n'avait jamais réussi à être glorieux. De tristes venelles, bordées de maisons sur lesquelles apparaissait encore soit une voussure, soit un linteau sculpté racontaient à qui voulait l'entendre l'histoire d'une irrémédiable déchéance. Si le jour appartenait encore au négoce, un négoce qui périssait à son tour, après avoir supplanté la vie seigneuriale, la nuit libérait bien d'autres forces, en même temps que des

cohortes de chats faméliques, bravant, du haut de leurs montagnes de détritrus, les chiens errants.

Un peu hésitant, tout d'abord, le Balkanique avait, à présent, l'impression d'avancer à chaque pas vers le centre d'un univers fabuleux qui ne revêtait que pour égarer les curieux les apparences anodines d'une cité commerçante. Derrière ces étals en plein air, ces magasins tout en longueur, à la porte desquels d'étranges mannequins, des boutiquiers, plus vides que nature, montaient la garde, quelque chose, il en avait le pressentiment, se dissimulait. Mais quoi ? Un mystère, analogue à celui qui avait déjà présidé, une fois, aux allées et venues de cette passagère de l'inconnu qu'un après-midi de mauvais temps avait inconsidérément placée sur sa route ? Et elle, où se cachait-elle, la petite fugitive. Belle de pluie, inconsciente messagère des songes qu'un vieillard dépossédé de tout avait senti, en la regardant, remonter de son enfance ? Lequel de ces murs peints, de ces paravents en trompe-l'œil aurait-ce suffi d'abattre pour la voir, de nouveau, apparaître ? Ou bien n'était-ce pas elle dont l'approche le rendait à la fois frissonnant d'anxiété, impatient de savoir enfin et si las ?

Le Balkanique reprit haleine, un instant. Ces dédales, ces ruelles tortueuses, ces passages qui ne menaient nulle part, sauf à quelque trappe dissimulée sous un porche et d'où nul vivant ne sortait plus, il les reconnaissait, il ne les avait que trop souvent frôlés récemment, en rêve. Le pays de l'ombre. Son pays. Son malheureux pays. Avait-il assez voulu le transformer pour que le soleil, la lumière, y pussent pénétrer librement dans la sérénité des heures calmes ! Mais non ! les prisons, encore les prisons, la peur, la délation et partout, hiver comme été, ces immenses troupeaux qui n'étaient plus seulement troupeaux de bêtes affolées mais troupeaux d'hommes.

Autour du vieillard, maintenant, l'obscurité s'était faite. Les boutiques avaient remis leurs auvents. Des volets fermés, de lourdes portes, des rideaux de fer, des grilles : les secrets, une fois encore, seraient bien gardés. Pourtant, devant cette montée de forces hostiles, le Balkanique ne reculait pas. Il continuait d'attendre. Tant de tentatives avortées, d'espoirs trahis, d'élans brisés au sol ne l'avaient-ils pas suffisamment instruit ? Quel était ce piège, Belle de pluie, ce nouveau défi au destin ?

Brusquement il sursauta. Ce souffle chaud ! Il huma l'air. Il tendit la main. Une goutte d'eau. Ah, la pluie enfin. Il ferma les yeux.

Cette nuit-là, une tempête s'abattit sur la côte. La mer, furieuse, envahit le parapet qui bordait la plage, couvrant la chaussée de sable, de galets, débris de toute sorte. Pendant la matinée qui suivit, le ciel resta menaçant. Mais le vent chassait les nuages. Vers le milieu de l'après-midi, pourtant, il y eut une averse assez forte pour mouiller les rues et vider de leurs occupants les plus intrépides les fauteuils de la promenade.

Belle de pluie, suivie de son chien, traversa lentement la place du Casino, venant de la vieille ville. Elle s'assit à la terrasse de l'hôtel, commanda du thé, tira sur ses gants et ses narines charnues palpitèrent de volupté en respirant l'humidité saline de l'atmosphère.

Mais tout cela, le Balkanique ne le vit pas. Il ne sut pas que, fidèle en quelque sorte au rendez-vous, son amie inconnue avait fini par apparaître.

Des gardiens de la paix qui faisaient leur ronde l'avaient trouvé, un peu après minuit, couché par terre de tout son long, près du marché aux fleurs.

Le corps ne portait pas la moindre trace de coups, le portefeuille était intact. Le vieillard avait dû mourir d'une embolie. Il souriait.